

Don José, la figure contractée, impuissant à me défendre, me pria instamment de me retirer vers ma famille. Je m'éloignai, mais ce fut pour aller à la maison du ministre d'Ibarra (le docteur Gallo). J'entraî par une porte dérobée. Je demandai à voir ce personnage. La servante me répondit qu'il dormait. Que m'importait son sommeil ? Je pénétrai dans l'appartement. Une belle-sœur du ministre vint au-devant de moi et me dit que le ministre était absent. Je continuai à avancer et à ouvrir toutes les portes de la maison où je me trouvais pour la première fois. A la fin, je rencontrai le ministre : "Je viens vous demander pour toute grâce, lui dis-je, de faire placer mon mari à l'ombre." Il me répondit avec embarras qu'il n'avait essayé de se dérober à moi que parce qu'il était sans aucun pouvoir. "Vous connaissez bien Ibarra ?" ajouta-t-il.

"Hélas ! oui, nous le connaissons tous ! Je n'avais plus qu'à tendre mes mains vers le ciel.

Ma famille s'était réfugiée au couvent de Belém. La pottière me vit entrer avec effroi. Que se passait-il ? Cette femme me supplia de me calmer. La veille, ma mère, au bruit d'une fusillade du côté de la Quinta, s'était persuadée qu'on avait tué mon frère Santiago et avait perdu la raison. En ce moment elle était moins agitée ; mais ma présence pouvait être la cause d'une nouvelle crise. Je me résignai ; j'allai seulement donner un baiser à ma fille Elisa, et je sortis.

Aux prisonniers attachés debout dans le camp, on avait donné pour spectacle un de leurs amis, gisant sur la terre, enveloppé ou plutôt étroitement emprisonné dans une peau de bœuf très-dure, qui l'obligeait à se courber en deux ; ses os étaient à moitié brisés, sa figure était injectée et noire de sang ; il s'agitait et se roulait à droite et à gauche avec des gémissements lamentables. Ibarra, qui venait de temps à autre pour la vue de ces tortures, trouva que ce mouvement de sa victime pouvait être pour elle une sorte de soulagement. Il fit enfoncer en terre deux files d'estacades et ordonna de placer le malheureux dans l'intervalle étroit qui les séparait, afin qu'il lui fût impossible de se mouvoir. Je ne dirai que le surnom du supplicié : c'était Zufio.

J'étais du camp à la ville, de la ville au camp, pour voir tour à tour mes enfants et mon mari.

Je fis porter à Don José un *sabrero*, qui fut aussitôt brûlé par les soldats. A peine lui donnait-on une fois par jour un peu de nourriture ; on détachait alors une de ses mains, et au lieu de cueiller il n'avait qu'une petite palette en bois. Je réussis à lui faire parvenir un peu de limonade dans un pot de terre : on la laissa passer parce qu'on croyait que c'était de l'eau.

II

Jusqu'alors le véritable chef de l'insurrection, Herrera, avait échappé aux poursuites. Il fut arrêté et frappé à coups de sabre. Quand on le garotta, Ibarra ordonna que le laço fût serré étroitement sur ses blessures mêmes. On lui infligea le supplice du *retobado* avec des tallinements d'une cruauté inouïe. Le cuir avait été disposé en rond ; on avait forcé Herrera à s'asseoir au milieu, et, après lui avoir passé la tête entre les jambes, on avait cousu autour de lui le cuir en pressant son corps : plusieurs hommes s'asseyaient dessus pour opérer ce refoulement. Quand la boule de cuir contenant Herrera fut réduite au moindre volume possible, on l'attacha par une corde à un cheval et on la fit bondir par les rues. Qui sait à quel moment Herrera rendit le dernier soupir ?

Après huit jours, Ibarra fit détacher et mettre en liberté quelques-unes de ses victimes, entre autres mon frère, qui n'avait pas pris la moindre part à la révolte. Les autres furent conduits à un campement plus éloigné.

Je restai dans l'incertitude la plus douloureuse sur le sort de Don José. J'ignorais si l'on n'avait pas résolu de lui faire subir le supplice des lances.

J'appris enfin qu'il était sorti du camp attaché derrière un cavalier en croupe, avec un nommé Unzaga, homme d'une bonne famille et qui lui était dévoué. Où les avait-on conduits ? à la mort ? en exil ?

Le bruit se répandit ensuite qu'il avait passé à Matara, petit bourg situé sur la rive du rio Salado et où Ibarra était né vers la fin du dernier siècle. D'après une autre rumeur, le lieu fixé pour l'exil de Don José était le Bracho. On ne prononçait ce dernier nom qu'avec épouvante. Je fus persuadée que la première nouvelle de mon mari qui arriverait jusqu'à moi, serait celle de sa mort.

Un jour cependant, on remit mystérieusement à mon frère Santiago un petit papier où Don José avait tracé ces mots à la hâte : "Ne laisse pas venir Agostina. Envoie-moi des vêtements ; je suis nu." Immédiatement je préparai du linge, des habits, et, à force d'argent, je persuadai à un homme de les porter à mon mari. Ce messenger, à son retour, me dit que Don José était vivant, mais

que bien des fois, depuis son départ, il avait rêvé son acte de contrition se croyant près de mourir. De distance en distance, on le faisait descendre de cheval ainsi que son compagnon Unzaga ; on les attachait à des arbres, et on leur annonçait qu'on allait les tuer à coups de lance ou les égorger. Ainsi l'avait ordonné Ibarra.

Quand j'eus entendu ce récit, je m'enfennai dans ma chambre et je me mis à prier Dieu avec ferveur afin qu'il me donnât force et résignation pour supporter les souffrances qui nous étaient réservées à tous deux, mon mari et moi.

Je voulais partir. La vie, loin de Don José, m'était insupportable. Une seule crainte m'arrêtait : en désobéissant à mon mari, je pouvais tomber entre les mains des Indiens. Tantefois je suppliais mon frère, ma famille d'autoriser mon départ. On me blâmait, on m'exhortait à la patience.

Vers ce temps un détachement vint de Buenos-Ayres. J'allai voir le commandant avec l'espoir de l'intéresser à ma peine. Il en fut tout autrement. Ce chef écrivit à Ibarra que si Libarona était coupable, il fallait le faire fusiller. Le mouste répondit que la mort était un châtement trop doux.

Je m'ingéniai pour trouver d'autres recommandations. Je demandais uniquement que mon mari fût exilé dans un séjour moins exposé aux attaques des Indiens, avec l'espoir qu'alors il consentirait à laisser venir près de lui celle dont le désir, comme le devoir, était de ne pas le quitter.

Un jour on annonça l'arrivée du chef suprême de la république, de Don Manoel Rosas. Malgré l'espoir que son nom m'inspirait, j'allai solliciter de lui une audience et je l'obtins ; mais, en sa présence, je ne trouvai interdite et muette : il ne sortit de ma bouche que des sanglots, mes larmes ruisselaient sur mes joues. Rosas me demanda (je n'ai pas oublié ses paroles) "pourquoi une aimable personne comme moi se lamentait ainsi." Un peu rassurée, je lui exposai mes malheurs. Il me promit qu'il ferait en sa faveur tout ce qui serait en son pouvoir et qu'il m'apprendrait du Tucumán ce qui aurait été décidé entre lui et Ibarra. Je m'empressai de dire que j'enverrais un messenger. Il répondit qu'il était inutile que je prisse ce soin, et qu'il ne lui coûtait rien de dépêcher vers moi un de ses soldats avec sa réponse. Cette réponse, je l'attends encore.

De retour au logis, je souffrais tellement de la tête, qu'il fallut me coucher. Je fus malade pendant trois jours. Il me vint à l'esprit que peut-être Ibarra voulait voir ma fierté s'abaisser devant lui et qu'il n'accorderait rien tant que je n'irais pas me jeter à ses pieds. Cette idée était odieuse ; elle m'obsédait ; je la communiquai à ma famille, qui m'assura que cette démarche dangereuse n'aboutirait à rien. Mais quelle autre tentative me restait-il à faire ? Pouvais-je me résigner à ne plus agir ? Je sortis, je me dirigeai vers la maison de cet homme, je n'aurais pas plus souffert si l'on m'eût conduite au supplice. Il était sur le seuil, prêt à monter à cheval. Dès qu'il m'eut aperçu, il s'éleva avec fureur : "Que vient faire ici cette femme ? Qu'elle sorte sur-le-champ ! Qu'on la traîne dehors !" et, après d'autres paroles d'une grossièreté qui me couvrit encore en ce moment la figure de rougeur, il ajouta :

"Laissez ce Gallego où il est ! Il y est bien... Est-ce que son absence ne te donne pas la liberté, à toi ? Qu'as-tu donc à me demander pour lui ?

— Comment ne vendrais-je pas intercéder pour mon mari, monsieur ?" répondis-je.

Il s'élança sur son cheval ; je fis un pas vers lui.

"Qu'on la renvoie !" répéta-t-il avec fureur.

Et, avec sa cravache, il lendit l'air de mon côté si violemment, qu'ils s'en fallut de peu que je n'eusse la figure déchirée.

Je me retirai abattue ; il était certain que je n'avais rien à espérer tant que vivrait ce mouste.

III

Je n'eus plus dès lors qu'une seule pensée, qu'un seul but, aller vers mon mari. Je lui envoyai plusieurs messagers. Sa réponse était toujours la même : "Le Bracho, me disait-il, n'était pas un endroit sûr pour une jeune femme. On avait à y redouter sans cesse les bandes d'Indiens qui erraient alentour. Ce ne serait plus pour moi seule que j'aurais à souffrir ; mes tourments seraient doublés. Il fallait endurer la faim et la soif dans ces bois stériles. D'ailleurs n'est-ce pas nécessaire à nos deux petites filles ?"

Ces raisons, toutes sages qu'elles fussent, ne me persuadaient point. Je sentais qu'il était de mon devoir de braver les périls même les plus affreux. Enfin je suppliai tant et si souvent mon frère Santiago, qu'un jour il me fit préparer deux chevaux et me laissa partir sous la garde de notre plus jeune frère. Il me fallait cependant une autorisation. Je la fis demander à Ibarra.

"Que cette folle aille au Bracho, et qu'elle s'y fasse enlever, si elle le veut par les sauvages !" Telle fut sa réponse.